

Je demande l'asile poétique...

«C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert - d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe.» Jacques Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

Lacan: « *The best image to sum up the unconscious is Baltimore in the early morning* » (*Of Structure as an Inmixing of an Otherless Prerequisite to any Subject Whatever* », in *The Structuralist controversy*, The John Hopkins Press, E. Donato, Ed. Macksey, Baltimore, 1970). Évidemment cette définition étrange de l'inconscient a du en surprendre plus d'un, de ces auditeurs américains de l'université de Baltimore. Mais Lacan fait ce qu'il a tenté de faire toute sa vie: faire entendre en acte ce qu'il en est de l'inconscient. Dans la veine de la prosopopée, lorsqu'il déclare « moi , la Vérité, je parle. »

Le montage relève d'un assemblage entre deux signifiants (S1 et S2) Mais le passage S1----- > S2, qui inaugure la chaîne ne va pas de soi. Un peu comme les collages surréalistes, dont Jean Arp disait qu'ils devaient permettre d'« *approcher l'éclat pur de la réalité.* » C'est comme ça précise Guillaume Apollinaire que les hommes ont inventé la roue: « *quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe* ». Marcel Duchamp, lui, invente les ready-made. Le premier qu'il expose est une pelle à neige sur le manche duquel il a gravé un titre : « *In advance of the broken arm* » (En avance du bras cassé) et qu'il signe : « d'après Duchamp ». Un objet, sans lien avec le titre, ni avec son auteur. Voilà l'ouvre. Lapsus : je voulais écrire: l'œuvre.

Dans la phrase de Lacan, entre « l'inconscient » (S1) et « le petit matin à Baltimore » (S2), quel rapport? Justement ça ne fait pas rapport. Il y a un trou que le plus souvent l'on s'empresse de remplir par du sens. Devant le vide qui s'ouvre le premier mouvement est de colmater. Or ce trou, cette faille, ce hiatus abrite un lieu, un *topos*, un lieu vide, le lieu de ce qui n'a pas eu lieu, donc le lieu du possible, le lieu d'où jaillit ce qui a lieu d'être. Dans cet entre-deux se déploie un sujet aux prises avec un objet qui n'existe pas. Ce lieu de non-sens fait relance permanente au sens et aux sens. Il en est la source vive. Ici gît l'objet @, l'objet qui n'existe pas, cet « *inavalable objet qui reste dans gorge du signifiant.*» (Lacan, *Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973) De même qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas de rapport textuel. Ni entre le mot et la chose, ni entre les mots, ni entre sujet et objet, ni entre les sujets. Ce qui fait le fond du

travail analytique rejoint ici le travail des artisans de la lettre que sont les poètes, sans qu'ils s'en rendent compte. «*Le poète se produit d'être mangé des vers qui trouvent en eux leur arrangement sans se soucier de ce que le poète en sait ou pas.*» (Scilicet, 2/3)

«*La terre est bleue comme un orange*», écrit Paul Eluard. Même construction. Entre terre (S1), bleue (S2), orange (S3). Il y a un hiatus, un trou dans le sens. Une échappée belle. Même chose chez Lautréamont quand il décrit «*la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie*». Phrase que Max Ernst interprète comme la métaphore de l'accouplement sexuel de deux réalités hétéroclites. Précisons plutôt, comme le fait André Breton qu'ici, comme ailleurs, «*Les mots font l'amour*».

Le langage se présente comme une déchirure au regard des impressions. Comme me l'a dit une patiente il y a quelque temps: «j'ai beau parler, c'est jamais ça». Ce: «c'est jamais ça», c'est ce qui signe le ratage du langage chez l'humain. Parler c'est rater. Toute l'affaire étant d'apprendre, comme aime à le dire Jean-Pierre Lebrun, dans une belle expression qu'il emprunte à Samuel Beckett dans *Cap au pire*, à «rater mieux».

Je ne résiste pas au plaisir d'en lire un extrait:

Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mèche encore. Soit dit plus mèche encore.

Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit.

Dire un corps. Où nul. Nul esprit. Ça au moins. Un lieu. Où nul. Pour le corps. Où être. Où bouger. D'où sortir. Où retourner. Non. Nulle sortie. Nul retour. Rien que là. Rester là. Là encore. Sans bouger.

Tout jadis. Jamais rien d'autre. D'essayé. De raté. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.

Visiblement le langage chez «les trumains», n'est pas fait pour communiquer. Ça se saurait si l'on pouvait communiquer. «Commun-nique ta mère», qui fait retour sous forme d'insulte au raz de la pulsion chez les jeunes, témoigne de cet impossible lié à la parole: «ça ne le fait pas». On a beau s'escrimer, il y a quelque chose qui ne passe pas. Parler le plus souvent, ça reste en travers de la gorge. Le langage humain, à la différence du langage animal, ne permet pas la communication. C'est avant tout un espace de représentation. De représentation de qui, de quoi? Un théâtre vivant mais pour quelle mise en scène?

Partons du Ba-ba. Lorsque je parle j'emprunte à la langue commune, à notre trésor commun, les signifiants par lesquels j'essaie de faire savoir ce que je pense, ce qui m'émeut, ce qui me touche, ce que je ressens, ce que j'ai au fond des tripes ou ailleurs. L'expérience quotidienne de la parole nous montre que ça ne marche pas. Il n'y a pas de passage direct entre les ressentis, les éprouvés et les signifiants.

Pourquoi? Qu'est-ce que parler veut dire?

Parler c'est en passer par des signifiants qui représentent l'absence. En parlant j'envoie aux autres mes « représentants ». Se présenter, comme on dit, c'est avant tout en passer par des représentants langagiers. Prenons le terme de représentant au sens premier, un peu comme le Président de la République Française a des représentants, des ambassadeurs, dans tous les pays du monde. Mais lui dans ces représentations reste absent. « *L'absence*, écrit René Daumal dans *Le mont analogue*, est un trou entouré de présence.» La représentation, les mots que nous échangeons, font signe d'un sujet, mais qui reste dans l'ombre, énigme irréductible.

Parler c'est éprouver d'une façon très vive que ça ne marche pas, c'est faire l'épreuve de l'absence et du manque. En effet parler me divise en deux. D'un côté un signifiant qui va frayer avec d'autres signifiants: enchainement S1/S2. Mais dans le signifiant en tant que sujet je ne suis jamais que représenté dans une absence criante. D'où l'énoncé de Lacan à la fin de son séminaire sur *l'Identification*, dans une formule qui ramasse des années de recherche: « *le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.* »

S1-----S2

\$

Donc double hiatus: entre S1 et \$; et entre S1 et S2.

Un peu plus tard, en 1969, dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan en ajoutant l'objet @, peaufinera son mathème pour aboutir au discours du maître, matrice des trois autres discours, des quatre autres si l'on y ajoute le discours du capitaliste.

S1-----S2

\$

@

Cet objet étrange qu'introduit Lacan dans l'ordre du langage, l'objet @, signe l'impossible d'un rejointement entre la vérité du sujet (\$ sous la barre) et son expression (S1 ----> S2), quelle qu'elle soit. La parole en effet n'est pas que verbale. Comme le souligne Martin Heidegger dans son séminaire intitulé *Acheminement vers la parole* « *L'être humain parle. Nous parlons éveillés; nous parlons en rêve. Nous parlons sans cesse, même quand nous ne proférons aucune parole, et que nous ne faisons qu'écouter ou lire; nous parlons même si, n'écoutant pas vraiment, ni ne lisant, nous nous adonnons à un travail, ou bien nous adonnons à ne rien faire(...)* *L'homme et l'homme en tant qu'il est celui qui parle* » (p.13) Et encore « *La parole est parlante. Son parler enjoint à la Dif-férence de venir, qui libère monde et choses au simple de leur intimité. La parole est parlante. L'homme parle pour autant qu'il répond à la parole. Répondre c'est être à l'écoute. Il y a écoute dans la mesure où il y a appartenance à l'injonction du silence(...)* *L'homme ne parle que dans la mesure où il correspond à la parole. La parole est parlante. Son parler parle pour nous là où a été parlé.* » (p. 36-37)

Résumons en précisant que la parole, qui est la mise en acte du langage par un sujet , à la fois nous réunit, puisque nous partageons les mêmes signifiants d'une langue,

mais aussi nous divise, puisque chaque signifiant renvoie à une pluralité d'équivoques quant au sens. Le sujet se fait naître à chaque instant de ces effets du langage. C'est au sens propre ce que les anciens grecs nommaient *sunbolon*, symbole. Représenté par un morceau de poterie nommé *tessera*, le symbole que l'on brisait en deux signifiait l'alliance entre deux personnes ou deux familles. A n'importe quel moment on pouvait réunir les deux morceaux pour rappeler cette alliance. Cet objet carré (du grec *tessaragonos*), le *sunbolon*, qui pouvait être en terre cuite, en métal ou en ivoire, servait également de billet d'entrée dans les théâtres, de bulletin de vote, de jeton de distribution ou de signe de ralliement. Bref c'est un mot de passe.

Il n'y a pas de sens unique dans la langue. Un stagiaire au cours d'une formation a trouvé cette belle image: parler c'est comme lancer un caillou dans l'eau, ça forme des vagues concentriques sans fin. Souvenons-nous aussi de Lacan en 1957 dans ce bel alexandrin, très inspiré d'André Breton: « *l'amour est un caillou riant dans le soleil* ». Et ça ne veut pas rien dire. Tout le monde au fond sait ce que ça veut, ce que ça tente de dire: que la langue poétique est là pour dire ce qui ne peut se dire. Ce qui cherche à se dire mais que les mots enchâssent comme une énigme. Les mots, - et le poète en fait son atelier vivant -, bordent et brodent un point de réel. A nous d'en goûter toute la saveur. « La saveur du réel » est justement le titre d'un très beau poème de Pierre Reverdy.

«Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace. Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber.»

À sa mère qui lui demandait un jour ce qu'il fallait comprendre dans *Une saison en enfer* qu'il était en train de composer (c'est sa sœur Isabelle qui rapporte la chose dans son article « Rimbaud mystique »), Rimbaud aurait répondu : «J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens!»

Le poème, en tant que quintessence de ce que parler veut dire, en tant qu'il évoque la saveur du réel, rejoint alors les méandres de l'inconscient « *pour Freud(...)*, souligne Michel de Certeau, *du poème à l'inconscient il y a continuité ... () les psychanalystes seraient les tenant-lieu du poème, le répétant là où il a déjà parlé, le remplaçant là où il s'est tu.* » (*Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, Folio, 1986). D'où l'invitation que fait Lacan à ses collègues à la fin de sa vie à s'inspirer du travail des poètes, tout en reconnaissant que pour sa part, il n'est pas « poétassez ». Lacan renoue ainsi avec ce qui fut ses premières amours dans la création littéraire, alors qu'il fréquentait le groupe surréaliste. Jugez en plutôt. Voici un poème écrit en 1929 et paru en 1933 dans la revue *Le Phare de Neuilly*. Sans doute un peu trop calqué sur le style de Mallarmé, pétri des réflexions d'Alexandre Koyré, dont il suivait à l'époque l'enseignement et de la philosophie mystique de Jakob Boehme.

Mais l'on peut déjà y saisir en germe ce qui fera les grands axes de ses trouvailles à venir.

Hiatus irrationnalis

*Choses, que coulent en vous la sueur ou la sève,
Formes, que vous naissiez de la forge ou du sang,
Votre torrent n'est pas plus dense que mon rêve ;
Et, si je ne vous bats d'un désir incessant,
Je traverse votre eau, je tombe vers la grève
Où m'attire le poids de mon démon pensant.
Seul, il heurte au sol dur sur quoi l'être s'élève,
Au mal aveugle et sourd, au dieu privé de sens,
Mais sitôt que tout verbe a péri dans ma gorge,
Choses, que vous naissiez du sang ou de la forge,
Nature, - je me perds au flux d'un élément :
Celui qui couve en moi, le même vous soulève,
Formes, que coule en vous la sueur ou la sève,
C'est le feu qui me fait votre immortel amant.*

H.-P., août 29

Maintenant, me dira-t-on, c'est bien joli la poésie, mais quel rapport avec la clinique? Si l'humain est parlêtre, et ne se définit donc que d'être parlant, et si la parole est représentation de l'absence, entre autre d'un sujet qui n'apparaît que dans les entrelacs du langage, dans ses failles, voire dans ses défailles, alors on est en droit de penser qu'il existe une poétique de l'inconscient.

Prenons quelques situations issues de la clinique.

Des éducateurs me parlent un jour en supervision d'une petite schizophrène. Le signifiant inventé par Bleuler, pour remplacer celui de démence précoce, nous impose un certain sens. Il met l'accent sur la schize dont souffre le sujet dans son mental. *Skizein* en grec signifie: fendre; quant à la *phronésis*, c'est l'esprit, le mental. Autrement dit dans son rapport aux autres, à lui même, au monde, le schizophrène est affecté d'un hiatus irrémédiable. On peut comprendre que ce « hiatus irrationnalis » déchire les liens possibles entre S1 et S2 qui font l'essentiel des assemblages produisant de la signification. Posons comme hypothèse que dans la dite schizophrénie les S1 et S2 sont radicalement dissociés, schizés. Toutes les tentatives du sujet visent à intervenir sur la langue pour faire des ponts. Cette petite donc, un

jour où elle devait enfiler sa culotte puis son pantalon, a cette belle trouvaille: je vais mettre mon « pantalote ». La logique de découpage du signifiant, qui produit l'ordre des choses et qui veut que l'on mette d'abord la culotte (S1) et ensuite le pantalon (S2) est subvertie au profit de cette belle invention qui lui permet, tant bien que mal, de tenir dans ses enveloppes et ses entour.

Autre exemple de ces concrétions sous forme d'holophrases, marquées du sceau de l'invention poétique. Un patient pendant plusieurs mois me parlait de « peremort ». Ce n'est qu'au bout d'un long temps qu'il put introduire le règle grammaticale qui permet d'articuler les deux éléments, père et mort, sous la forme de: mon père est mort. En effet ce jeune me raconta que étant enfant le monde ne tenait que sur la présence physique de son père. Alors qu'il avait 12 ans, celui-ci mourut. « C'était la fin du monde », me précisa-t-il. Fin du monde qu'il tentait de combattre avec cette trouvaille: « peremort ». Avant sa disparition, le corps du père, là où pour la plupart d'entre nous, bons névrosés tous terrains, le signifiant fait métaphore, lui donnait, si j'ose dire, l'outil pour faire le joint entre 2 signifiants: entre l'école et la maison, la nuit et le jour etc.

Cette réflexion sur la poésie nous amène à reconsidérer la posture clinique. Il me semble que le premier acte à envisager, consiste à désintoxiquer le sujet des assemblages signifiants qui l'emprisonnent et l'empoisonnent. Si l'on admet que le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, le clinicien dispose alors d'une voie d'accès à l'histoire du sujet et à son aliénation. Soit le clinicien pense comprendre ce que dit, ce que vit un sujet, en accolant aux S1 ses propres S2; soit il ouvre à l'effet de création de la langue en acceptant de... savoir ne pas savoir. Autrement dit il invite le sujet à construire ses propres chaînes signifiantes. Cela ouvre à deux postures et deux cliniques radicalement différents. Mais témoigne aussi de deux représentations de l'humain et du social irréconciliables. Il me semble que c'est aujourd'hui cet irréconciliable qui alimente le débat (ou plutôt le conflit) autour de la prise en charge des dits « autistes ». (Voir mon ouvrage à paraître en septembre 2013 sur *La prise en compte des psychoses dans le travail éducatif*, chez érès)

Un jour je reçois un toxicomane qui remonte ses manches, exhibe ses bras criblés de piqûres et se contente d'un: je suis toxicomane! Comme s'il n'y avait rien d'autre à dire. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je lui ai demandé, à brule-pourpoint: qui c'est qui vous l'a dit? Celui-ci a été interloqué. Mais il est revenu et c'est cette phrase qui avait fait ouverture. La clinique, c'est comme les échecs: il ne faut pas rater l'ouverture. A partir de là il a pu m'expliquer qu'à l'âge de 13 ans sa mère avait découvert un paquet de shit sous son matelas et lui avait lancé à la figure qu'on commençait par le shit puis c'était l'escalade. Et elle avait conclu cette algarade par: tu vas finir toxicomane! Or la question qui agite tout adolescent c'est bien celle de l'identité: qui suis-je? Ce jeune a donc saisi au bond les dires de sa mère en faisant jouer la logique suivante: je me demande qui je suis, ma mère dit que je peux être toxicomane, donc je suis toxicomane. Un peu plus tard cette position subjective lui permit d'entrer de plain pied dans l'usage de drogues dures. C'est cet énoncé resté

dans l'ombre, enfoui dans l'inconscient, que la question énigmatique qui m'avait échappée, « qui c'est qui vous l'a dit? », avait exhumée. Le sujet n'est pas toxicomane. En effet aucun signifiant ne peut représenter la totalité de l'être: ça manque d'être. Le sujet n'est donc réductible à aucun des signifiants qui le désigne. Il n'est ni un homme, ni une femme; ni vieux ni jeune, etc Alors mais qu'est donc ce sujet mystérieux? Le sujet est potentialité d'être, toujours en devenir. Le sujet, au sens où l'entend Freud, sujet de l'inconscient, est une énigme vivante. Il me semble que c'est cette énigme vivante que tente de faire émerger le mouvement de la création poétique dans la parole et le langage. Comme dans le travail thérapeutique ou éducatif.

Je pense aussi à ce jeune, que j'ai reçu dans les années 70 dans un lieu d'accueil que j'avais créé avec ma femme, dans le Gers.

- Pourquoi vous voulez venir chez-nous? lui ai-je demandé d'emblée
- Je veux couper avec ma famille...
- ça tombe bien, je viens de rentrer 30 stères de bois, alors si vous voulez couper, vous aller pouvoir le faire etc
- Voilà comment a démarré notre rencontre, qui s'est poursuivie sur trois ans.

Après avoir suivi une formation chez les Compagnons du Tour de France, il est devenu menuisier spécialisé dans les vieilles charpentes d'église et de châteaux.

On pourrait multiplier les exemples de cette prise en compte des ressources infinies de la langue comme lieu d'éclosion du sujet, là où il se mi-dit. Cela exige du clinicien, comme du poète, une certaine humilité devant ce qui va advenir. « J'ai peur de ce que les mots vont faire de moi », fait dire Beckett à un de ses personnages dans *L'Innommable*. Là réside la question : que peut-il advenir de nous lorsque nous confions notre être au flot langagier? C'est l'inconnu, mais aussi le risque de l'invention, de la trouvaille. Mais m'objectera-t-on toutes les personnes prises en charge ne parlent pas. Alors comment faire? Retenons avec Heidegger que l'être humain parle tout le temps. Denis Vasse nous en donne une belle leçon dans la clinique. Il reçoit dans son cabinet d'analyste un jeune homme envoyé par les éducateurs. Celui-ci reste muet et figé. Denis Vasse est à deux doigts d'abandonner quand il ressent ce qui se passe dans son ventre: des borborygmes. Il en fait part au jeune homme et c'est ainsi que le travail a commencé. Ça parle dans le transfert, à un niveau où ce que ça veut dire ne se pose pas encore.

Ces inventions qui permettent à des sujets de se soutenir dans leur présence au monde, on peut sans mal leur attribuer une origine poétique, au sens où l'énonçait Michel Butor, en rappelant que *poiësis* en grec ancien, signifiait: fabrication, bricolage, confection, composition. Ces inventions, ces bricolages nous amènent à penser également que tout sujet se fait naître à l'endroit du langage, en s'en faisant le porte-enseigne.

Que peut-on objecter à un Antonin Artaud ou un Jean-Jacques Rousseau bagarrant comme des lions contre des ennemis qui les menacent? Réduire le sujet à l'étiquetage

de la paranoïa présente ni plus ni moins qu'une indécence et témoigne d'un profond mépris, voire d'une sérieuse méprise. Alors qu'il s'agit d'entendre, de lire comment un sujet, quelle que soit sa structure psychique, tente de régler son rapport à autrui, à son propre corps et au monde qui l'entoure.

Comprendra-t-on le courage extraordinaire d'Artaud, alors que ses amis surréaliste, l'avaient arraché à l'hôpital de Rodez et s'étaient cotisés pour lui financer un logement à Ville d'Avray, le courage donc d'Antonin, frappant à longueur de journée sur un billot de bois avec un maillet, rythmant ainsi ses jaculations poétiques. Antonin dans ces dernières tentatives fait exploser la langue, se glisse au ras des phonèmes les plus élémentaires. Il fraye dans la vibration première de la jouissance de la lalangue. Il fait éclater le sens et pourtant ce qu'il produit n'est pas insensé. Cela participe d'un appel ouvert au sens, qui borde le non-sens. Il se bat avec des mots.

« J'avais toujours voulu
vivre

Mais c'est l'être qui m'en avait

empêché,

gros, gras à lard, fait en

peau de couilles

avec à la gorge pendu

son chapelet de

couilles, dites bugnes

ou testicules de démangeaisons

en grenat,

où était-il ?

il n'existait pas »

Dans *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, écoutons ces jaculations, annonçant le lettrisme d'Isidore Isou :

« o pedana

na komev

tau dedana

tau komev

na dedanu
na komev
tau komev
na come

copsi tra
ka figa aronda

ka lakeou
to cобра

cobra ja
ja fusta mata

DU serpent n'y en
A NA.

Parce que vous avez laissé aux organismes sortir la langue
il fallait couper aux organismes
leur langue
à la sortie des tunnels du corps. »

C'est le cri d'un sujet éclatant au vif du langage qui ne veut soudain plus rien dire et qui pourtant au-delà pourtant fait signe d'un dire. Ce qu'Antonin nommait «la parole d'avant les mots». Le poète brise la syntaxe, fait éclater les mots en morceaux, mine leur signification. Ce sont ces glossolalies qui scandent par moments les carnets d'Artaud, comme des prières primitives : « shaout uks kom leksi naet uks kom uksva». Dans les marges de ce texte, Artaud dessine aussi ce qu'il appelle, depuis 1938, ses « gris-gris » : ébauches de visages qui rappellent le sien, dessins d'objets dont le trait appuyé sur la page signale un geste du corps, comme une secousse organique qui vient au secours de l'écriture qui se mord la queue. Il se bat comme il peut contre ceux qu'il nomme « les Suppôts » ou « l'être », ses persécuteurs, avec comme seule arme « l'infra-mince » de la poésie. Car il est celui « *qui fait de la sorcellerie pour faire cesser ses agressions occultes.*»

Ce « *tonnerre de la joie de créer* » comme le dit joliment Jean Tardieu à propos de la peinture d'Alechinsky, cet effet de sublimation, comme dit Freud, n'est-ce pas ce que nous partageons de plus humain? Ce qui a la fois nous unit et nous divise? Ces effets de création participent bien de ce qui nous tient ensemble, le lien social.

Pour des praticiens sociaux, des thérapeutes, des psy, prendre ses marques dans une clinique du sujet ancrée (enrée?) dans une poétique de l'inconscient, offre il me semble des perspectives autrement réjouissantes, et si j'en crois ma petite expérience,

et autrement efficaces qu'un rabattage sur des représentations mécanistes de l'homme et de la société. « *La Fabrique l'homme*, affirme sans équivoque Pierre Legendre dans son opuscule *La Fabrique de l'homme occidental, n'est pas une usine à reproduire des souches génétiques. On ne verra jamais gouverner une société sans les chorégraphies et les rites, sans les grands monuments religieux ou poétiques de la Solitude humaine.* »

Je terminerai par un poème de mon cru. D'aucuns à propos de ce «il» qui habite ce poème, m'ont demandé s'il s'agissait de Dieu. Évidemment non. Et d'autant moins si l'on se souvient que jusqu'au XVII^{ème} siècle Dieu, s'écrivait Diev, anagramme de Vide. Je tiens à ce que le sens reste ouvert aux quatre vents et que chacun vienne y loger ce que bon lui semble. Le plus simple est encore de laisser la place vide.

LE SCRIBE I - 21 novembre 1989

Il faut l'écouter venir. Dans le feulement des bêtes fauves. Dans la froissure des étoffes.

L'écouter venir dans cette attente incessante de scribe. La plume en suspens. Car nous ne savons ni le jour, ni l'heure de son avènement, ni de son offrande.

Il faut l'écouter venir sans être tout à fait sûr de l'entendre jamais.

Certains jours j'ai cru le saisir entre deux mots d'un malade. Il hoquetait, soupirait, ahanait, dérivant dans la barque du silence. Une autre fois, c'était en tombant de moto, dans la trace de sang qui irradiait de mon bras. Il s'écoulait.

Parfois nous y allons de notre invocation, pour le faire plier genou en terre, pour l'arraisonner. « O ! prunelle de mes yeux, O ! orbe terraqué, O ! balise de chair et d'os, ombre de ma faille, jour de dentelle, béquille du demeuré, abri du mensonge etc. » D'autres fois, sans doute fatigués et fâchés d'attendre, nous érigeons des idoles pour le capter enfin. Notre époque en produit beaucoup: stars, mondains, statues de commandeurs, orgueil dressé, virus, morceaux de chair, viandes, pensées mortes, langues de bois et de pierre, dieux et maîtres.

Nous célébrons leurs cultes obscènes sous les chapiteaux de la vision lointaine. Nous parlons par leur bouche. Nous sommes baignés dans leurs mots. Mais jamais, jamais, à ce jour je n'ai entendu dire que de cette façon, à travers ces artifices, il nous ait rendu visite.

Il ne se rend pas aux commandements. Il faut l'écouter venir enraciné dans la patience. Dans cette attente sans but où même le silence se met à germer. Se maintenir souple dans le sillage que creuse son absence. Il y faut tout l'art du scribe, pour croire, ne serait-ce que croire, sentir passer par l'oreille le souffle de sa présence, sentir passer par les yeux le lichen de son visage.

Travail de scribe. Assis des jours durant sur un banc devant la mer, en attente des signes en arrivée sans fin. Assis éveillé. Même dans le sommeil, éveillé. Car il vient par le rêve, aussi bien que par la parole. Par la plaine comme par les monts. Par le blé comme par le pain. Par les pleins et les déliés. Par la lune et le soleil. L'argent et l'or.

Le mercure et le soufre. Le dire et le faire. L'un et l'autre.

Il vient par surprise comme un voleur au petit jour. Ses pas froissent la rosée et font monter dans l'air les senteurs de sainfoin. Il balaie d'un revers de main la souffrance clouée comme bête nocturne sur la porte de la grange. Il réveille l'écurie et distribue l'avoine aux vivants. Il fait briller dans l'âtre le feu autour duquel se massent les mangeurs de paroles, frottant leurs yeux devant le simple, le si simple, et le si obscur à la fois.

Postons-nous aux carrefours, à la croisée des chemins creux, là où les sorciers enterrent les verrues de l'âme, postons-nous aux avant-gardes, aux avant-routes, au-delà des mirages et des plaintes. Postons-nous sentinelles pour que d'autres sachent enfin de quel destin nous nous sommes fait les servants. Répandons-nous par les sentes, les villages d'ubac, les bories, les drailles à moutons. Partons sur les routes portant haut le blason et l'enseigne où s'inscrit en lettres vives le trou immense qu'il a fait dans le monde. C'est sans doute de le chercher sans fin qui, entre nous, fait lien.

Et d'avancer, femmes et hommes en marche, scribes et témoins vivants de son mouvement en nous qui nous fait nous déplacer et camper aux portes de la cité, pour garder les seuils, et dire à tous bien fort, le fracassement de son passage. Il ne nous parvient que par les chemins qu'ouvre dans les terres arables le soc de nos renoncements.

(Extrait de *A bâtons rompus. Quarante ans de poésie*, Editions Théâtète, 2007)